

H91
10 41

A. TELLIER

Docteur en Médecine
de la Faculté de Paris
Licencié es-lettres

DESCARTES

ET

LA MÉDECINE

PARIS
MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1928

DESCARTES ET LA MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40152015_0022

A. TELLIER

Docteur en Médecine
de la Faculté de Paris
Licencié es-lettres

DESCARTES

ET

LA MÉDECINE

PARIS
MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1928

A MON ÉPOUSE BIEN-AIMÉE

*Qui sut comprendre tout ce que la pro-
fession médicale contenait d'idéal.*

A MON FILS

A MA GRAND'MÈRE

A MA MÈRE

A MON PÈRE

*Qu'ils me permettent de dire, au seuil
de ces modestes pages, toute mon
affection passionnée et ma reconnais-
sance infinie.*

A TOUS MES FRÈRES ET SŒURS

A MES PARENTS

A MES AMIS

In Memoriam...

A MADEMOISELLE FLORE TELLIER

*Notre vénéré Tante qui nous laissa le
goût indélébile des choses de l'esprit.*

A MONSIEUR L'ABBÉ L. GILOTEAUX

*Témoignage posthume d'une gratitude
inassouvie.*

A MADEMOISELLE LUCIENNE BAUCHE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A MESSIEURS LES MEMBRES DU JURY DE THÈSE

Hommage respectueux.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

A MONSIEUR OSCAR MEUNIER

Professeur Honoraire au Collège du Quesney
Chevalier de la Légion d'Honneur

Dont le dévouement inlassable pendant l'occupation allemande nous permit de continuer nos études secondaires.

Descartes et la Médecine

AVANT-PROPOS

Il y a dans la personnalité et dans les ouvrages de Descartes tant d'aspects différents, que chacun peut les considérer suivant son optique propre, prendre de l'œuvre et de l'homme une vue singulière conforme à ses aptitudes et à ses préférences personnelles sans que jamais Descartes cesse d'être soi-même.

Un tel esprit, si fécond et si divers, épuise ses commentateurs, incapables de saisir dans toute son ampleur et sa complexité l'infinie variété, l'ondulante souplesse intellectuelle d'un homme qui fut à la foi philosophe et mathématicien, physicien et anatomiste, physiologiste et, nous allions dire, médecin.

La Physiologie lui garde reconnaissance d'avoir indirectement collaboré à l'œuvre d'un Harvey, en homologuant, par la haute approbation de son esprit la découverte du médecin anglais. Le service rendu à la science par cette adhésion solennelle, apportée par un savant honoré dans toute l'Europe à l'œuvre de Harvey, n'est pas de ceux qu'on doive

négliger en un siècle, où tant de forces coalisées se liguèrent contre toute doctrine scientifique que n'avait point professée l'Ecole.

Descartes, par sa philosophie, allait libérer la science de l'emprise théologique et dogmatique ; mais, avant même que cette libération fût commencée, avant que d'avoir bousculé le critérium d'autorité, il se servait, pour imposer une vérité nouvelle, des moyens mêmes de ses adversaires propres ; je veux dire, qu'il prêtait le concours de sa propre autorité à la divulgation des lois de la circulation du sang ; comme par ailleurs son adhésion muette aux découvertes de Galilée devait faciliter le triomphe du savant sur ses détracteurs.

On a rappelé ce rôle tenu par notre grand Descartes à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la découverte de Harvey. Et c'est cela même qui nous incite à découvrir dans la personnalité de Descartes, le physiologiste et le médecin.

Car ce n'est pas une adhésion *à priori*, une manière de consentement génial et abstrait qu'apporte Descartes à Harvey. Non, il expérimente lui-même, il se tient au contact des faits naturels. Et, quand il défendra la découverte de l'Anglais, il argumentera de ses expériences et de ses observations. Avant Claude Bernard, il inaugure la médecine expérimentale. On peut le suivre dans le laboratoire qu'il préfère même à sa bibliothèque. Dans une lettre, au P. Mersenne, il écrit : « J'étudie maintenant, en Chimie et en Ana-

tomie tout ensemble et apprends tous les jours quelque chose que je ne trouve pas dedans les livres » (Amsterdam, 15 avril 1630).

N'est-il point admirable ce souci permanent de tenir le contact direct avec la réalité de la nature chez l'inventeur de la preuve ontologique de l'existence de Dieu et du « *Cogito ergo sum* » ?

Esprit et corps, c'était tout l'homme pour Descartes et c'est l'homme sous ces deux aspects différents et amalgamés qui fera l'objet de ses études passionnées. Mais il fait, plus et mieux. Il ne veut pas seulement étudier de la machine humaine le fonctionnement régulier et normal; il sera tourmenté du désir inassouvi de connaître la pathologie de l'homme, et d'arriver par là-même, à une saine et rationnelle thérapeutique. Comme tel écrivain et psychologue contemporain, Descartes sera « tourmenté de médecine ».

Nous allons le suivre sous ces divers aspects. Mais auparavant, nous aurons peut-être donné l'explication d'un aspect si attachant de sa personnalité, en rappelant que Descartes est petit-fils, petit-neveu et arrière-petit-fils de médecins; en montrant notre philosophe, en relations toute sa vie avec les plus illustres médecins du temps.

CHAPITRE PREMIER

Descartes et les Médecins

DESCARTES, petit-fils, petit-neveu et arrière-petit-fils de médecins

Jusqu'à ces dernières années, il n'y avait point de doute sur le lieu de naissance du grand Descartes. La Haye, en Touraine revendiquait l'honneur d'avoir été le berceau du philosophe; et l'association du savant et de la bourgade paraissait tellement certaine que La Haye s'appelait La Haye-Descartes. Tout récemment, dans une communication à la Société Française d'Histoire de la Médecine, M. Papillaut témoignait qu'il y avait là une légende; et que, malgré les apparences, ce n'était pas à La Haye que Descartes était né. Tout d'abord, nous dit M. Papillaut, Madame Descartes n'habitait pas à La Haye. Issue d'une famille châtelleraudaïse, elle avait seulement l'habitude d'aller faire ses couches chez sa grand'mère maternelle, Jeanne Proust-Sain, qui possédait à La Haye une maison et quelques biens. Au reste, les Sain étaient, eux aussi, d'origine châtelleraudaïse.

La présence de Madame Descartes à La Haye était donc toute passagère et s'explique d'autant mieux que M. Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Rennes, quittait le foyer conjugal six mois par an.

M. Jules Duveau, ancien député-maire de Châtellerault a fait une enquête rapportée par M. Papillaut dans sa communication et qui permet d'établir que Descartes n'est pas né à La Haye. Voici les détails fournis par M. Papillaut :
« La date inscrite sur l'acte de baptême a été retouchée. Des-
« cartes a écrit lui-même qu'il était né le 31 mars 1596. Il
« aurait donc dû, suivant les habitudes du temps, être bap-
« tisé le 1^{er} avril; et on l'a cru, mais le baptême fut remis
« au 3 puis, en marge de l'acte, on a écrit le 6. Pourquoi ces
« retards successifs expliqués par une tradition persistante
« dans le pays qui fait naître René Descartes dans la com-
« mune d'Ingrandes, à 7 kilomètres de Châtellerault, sur le
« chemin qui conduit précisément de cette ville à La Haye.

« Madame Descartes se rendait donc chez sa grand'mère
« pour faire ses couches, comme elle en avait l'habitude.
« quand elle fut prise de douleurs et accoucha sur le talus
« d'un fossé qui borde le pré Fallot. On la transporta dans
« une maison voisine, la Sybillière, où elle se rétablit avant
« de continuer sa route jusqu'à La Haye. Cette maison avait
« appartenu à des cousins de Madame Descartes; il était donc
« naturel qu'elle y fût portée après son accident et elle devait
« y trouver le même accueil. C'est dans cette maison que

« s'est conservé le souvenir de ces souvenirs et son posses-
« seur actuel, M. de Milan d'Assis, en a gardé la tradition
« qu'il avait recueillie de la bouche même de son père. En
« foi de quoi la Municipalité de Châtellerault a fait apposer
« sur ces lieux des plaques commémoratives en l'honneur
« de Descartes. Elle le fit sur l'instigation de l'Association
« des Anciens Elèves du Collège et de l'Ecole Primaire Su-
« périeure, de M. Jules Duvau, de M. Dey, vice-président
« de cette Association. La cérémonie officielle eut lieu en
« août 1926 ».

Il y a donc lieu de rectifier les légendes qui faisaient naître Descartes à La Haye. D'ailleurs, la maison des ancêtres de Descartes est toujours visible, 126, rue Bourbon, à Châtellerault. On trouve même au-dessus de la porte, le blason des Ferrand : « Trois épées en pal, celle du milieu la pointe en haut, les deux autres renversées, la devise était : *Non perient sed tueantur*. Comme le fait remarquer M. Pappillaut, cette devise dénote plutôt des gens très pacifiques.

Ce qui est plus important encore de connaître que le lieu de naissance de René Descartes, c'est son atavisme qui a si gravement influencé sa destinée. On jugera par-là que le jeune enfant fut baigné dans une atmosphère médicale et de cela il gardera toute sa vie l'empreinte. Joachim Descartes, resté veuf après la naissance de son fils, se remaria. Cette conduite ne pouvait que rapprocher de ses grands-parents le petit René et rendre de ce fait plus intime le commerce qu'il pouvait avoir naturellement avec ses grands-parents.

Son grand-père, Pierre Descartes était médecin. Il exerçait son art à Châtellerault. On sait qu'il y était déjà considéré comme praticien en 1543 avant son mariage. Une pierre tombale retrouvée dans cette ville permet d'établir qu'il habitait encore Châtellerault à sa mort, en 1566.

Pierre Descartes s'était marié à Claude Ferrand, fille elle-même de Jean Ferrand, médecin-praticien en la même ville. Outre les inscriptions de la pierre tombale, un extrait du Registre de la Cour des Aides, daté du 4 septembre 1547, permet d'authentifier cette généalogie médicale en même temps qu'il prouve l'origine nobiliaire de Descartes : « Un médecin de Châtellerault en Poitou, nommé Pierre Descartes, du temps de François I^{er}, soutint un procès à la Cour des Aides de Paris contre les élus de cette ville, qui prétendaient le mettre à la taille. Il fut rétabli par la Cour dans tous les droits de sa noblesse après avoir fidèlement représenté sa généalogie par générations non interrompues jusqu'au roi Charles cinquième ».

Le mariage de Pierre Descartes et de Claude Ferrand fut rapidement conclu. Des deux côtés, on trouvait intérêt à ce mariage. Pierre Descartes escomptait une belle dot en entrant dans une famille très considérée du pays; et peut-être espérait-il aussi bénéficier de la belle clientèle de son beau-père. Chez les Ferrand, d'autre part, il y avait neuf enfants. Le docteur Jean Ferrand était donc très heureux d'assurer l'avenir de sa fille en la mariant à un médecin qui s'instal-

lait près de lui. Le docteur Jean Ferrand épousa Mademoiselle Louise Raseteau, une de ses patientes soignée et guérie par lui d'une « contagion ». Il y eut, en effet, en ce temps-là, une épidémie qui ravagea cruellement la région.

Le docteur Jean Ferrand fut un médecin très réputé. Il fut agréé comme médecin de la reine Eléonore, seconde femme de François I^{er}. Sa réputation fut tellement grandissante qu'il eut de la clientèle à Poitiers même et qu'il y devint membre de la Faculté de Médecine. Le docteur Jean Ferrand fait de l'un de ses fils un médecin et la passion de la recherche est, chez lui, tellement forte qu'elle ne balance point avec la pudeur et le respect qu'on garde au cadavre encore chaud d'un gendre. Il veut connaître l'étiologie exacte de la maladie qui l'a fauché et pour cela il n'hésite pas, il autopsie le cadavre. Il consigne son observation dans un traité publié en 1570 sur les maladies de la pierre^o: « de nephritis et lithiasis » « seu de renum et vesicae calculi definitione, causis, signis, » « praedictione, praecautione et curatione ».

Le docteur Jean Ferrand, grand-oncle de Descartes, écrit lui aussi un ouvrage édité après sa mort : « de febris libellus » qui est publié rue Jacob, à Paris. Notons pour compléter que le docteur Jean Ferrand père et Louise Taseteau léguèrent par testament à leur fils aîné Jean, des livres de médecine de la bibliothèque, tant de Châtellerault que de Poitiers. Il y avait donc une bibliothèque chez les Ferrand. Si le jeune enfant curieux qu'était Descartes fréquente chez son

grand-oncle, il ne pourra pas ne pas avoir la tentation de lire cette bibliothèque. Dès son jeune âge, s'imprime en lui le goût des choses médicales. Ses ancêtres sont médecins, les livres qu'il lit sont de médecine. Comment, baigné dans une telle atmosphère, Descartes n'eut-il pas gardé toute sa vie la nostalgie de la médecine ?

Et mieux, comment Descartes n'eut-il point emporté de son enfance à Châtelleraut le goût des luttes intellectuelles ? Châtelleraut est une des villes les plus secouées par les luttes religieuses : huguenots et catholiques se sont longtemps heurtés. Dans une telle ville, une intelligence d'élite acquiert la passion de la vérité et de la recherche objective.

Descartes, arrière-petit-fils de Jean Ferrand, pouvait-il ne pas hériter de l'indépendance intellectuelle de son arrière-grand-père, qui se moque des préjugés et qui, par l'autopsie de son gendre prouve qu'il cherche avant tout à servir la vérité. Un tel atavisme, un tel milieu laisseront dans le cerveau du jeune enfant des traces indélébiles. Une telle hérédité suffit à expliquer l'attachement fidèle de Descartes aux disciples d'Hippocrate comme à leur a t. Descartes, par ses sentiments, par ses pensées, par sa méthode, ne cessera de témoigner qu'il est petit-fils, petit-neveu, arrière-petit-fils de médecins.

Adolescence de Descartes

Adolescent, il est envoyé au Collège de La Flèche : « Maison la plus réputée dans toute l'Europe ». On y enseigne les lettres et la philosophie, mais on y donne aussi l'enseignement de l'anatomie, de la médecine et de la chirurgie.

Dans sa « Vie de Monsieur Descartes », Adrien Baillet écrit (page 17) : « Le Collège de La Flèche, grâce aux faveurs « du sieur de La Varenne, était doté très richement, par un « revenu assuré, de onze mille écus d'or avec assignation de « gages pour un médecin, un apothicaire et un chirurgien qui « devaient servir le Collège gratuitement. Afin que les éco- « liers ne fussent pas obligés d'aller étudier ailleurs les scien- « ces qui ne s'enseignent pas ordinairement chez les Jésuites, « il y établit encore quatre professeurs de jurisprudence, « quatre de médecine, et deux d'anatomie et de chirurgie, « avec de gros appointements, dans la dépendance des Pères « du Collège ».

Il y a tout lieu de penser que Descartes apprend à aimer ces disciplines et qu'il acquiert à La Flèche les notions les plus indispensables d'anatomie et de médecine.

Plus tard, enfermé dans son « poêle » en Hollande, il pensera que tout ce que l'homme possède de savoir lui a été inculqué à La Flèche, tant l'enseignement qu'on y donnait avait de réputation et de crédit. Quand il expérimentera, dans son laboratoire d'Egmond, en Hollande, il écrira à son ancien

maître de La Flèche et lui demandera ce qu'il peut objecter à sa description des mouvements du cœur.

Ce goût et cette connaissance des choses anatomiques et médicales seront entretenus encore à Poitiers quand il y viendra en 1615. Certes, il n'y étudie, en principe, que le droit ; mais il ne laisse pas que de consacrer quelques heures à l'étude de la Médecine.

A l'âge où d'autres s'occupent de disciplines moins austères, Descartes se tourne vers l'anatomie et la médecine. Sur les genoux de son grand-père, au Collège de La Flèche à Poitiers même, partout on entretient notre philosophe de l'art d'Hippocrate. L'adolescent en saisit déjà toute la beauté ; peut-être en connaît-il déjà aussi toute l'imperfection. N'importe : la semence est jetée ; le désir d'augmenter ses connaissances rudimentaires est en lui : Descartes sera tourmenté du désir d'être anatomiste et médecin.

Les relations médicales de Descartes

Descartes est toute sa vie en commerce avec les médecins. Il s'entretient avec eux de philosophie et de métaphysique, mais parfois aussi de physiologie et de médecine. Il semble que les médecins aient été parmi les admirateurs les plus fervents et les plus zélés du grand philosophe.

Le plus ancien et le plus fidèle ami de Descartes est un médecin : Beeckman. Il le rencontre à Bréda, en Hol-

lande, le 10 novembre 1618; Beeckman est venu conquérir son grade à l'Université de Caen : et il professe un goût très marqué pour les sciences de la nature. Descartes et Beeckman vont s'entretenir de leurs préoccupations communes et leur conversation va s'étendre au delà du cercle étroit des sciences naturelles. C'est à Beeckman que Descartes fait part de quelques-unes de ses vues philosophiques; et ses entretiens vont être pour Descartes comme autant d'étincelles allumeuses d'idées. Descartes dira plus tard de Beeckman : « Je m'endormais et vous m'avez réveillé ». Cette amitié fut longue et fidèle. Revenu en Hollande après un voyage en France, Descartes n'a de cesse qu'il n'ait revu son vieil ami. Et l'intimité fut telle qu'ultérieurement Descartes demandait à Ferrier de puiser dans la bourse de Beeckman pour subvenir aux frais d'un voyage à Francker, en 1629.

Descartes connaîtra aussi, en Hollande, un médecin silésien Elichman. Ce médecin était célèbre par des pilules dont il gardait jalousement le secret. C'était un homme qui ne s'embarrassait guère de religion; et Descartes porte à ce propos cette sentence sur les opinions religieuses du corps médical : « Il semble que c'est l'ordinaire de tous les médecins « de n'être pas fort zélés pour aucune religion ».

Samuel Sortière, dans ses « Lettres et Discours » (1660) rapporte l'amitié de Descartes pour un médecin catholique de Leyde, Cornélius ab Hoghelande. Il était, dit-il, « grand « ami de Monsieur Descartes. C'était un médecin charitable,

« qui ne demandait des pauvres gens qu'il traitait qu'un fi-
« dèle rapport du succès de ses remèdes. Il ne se servait de
« la chimie que pour la médecine ; et il n'employait les remè-
« des de cet art, qu'au défaut des communs et des galéniques,
« qu'il mettait premièrement en usage ». Plus tard, Hoghe-
lande dédiera à Descartes un petit opuscule latin sur Dieu et
l'immortalité.

Lors de son séjour à Paris, en 1626, Descartes se lie avec Jean-Baptiste Morin, médecin, mais aussi astronome. Baillet (*ib.*, 11-139), nous conte que ce médecin, auteur d'une « Anatomie sublunaire », présente à Descartes des instruments qui lui furent nécessaires pour faire de nouvelles expériences.

Parmi les disciples de Descartes, citons Monsieur de la Forge, « docteur en médecine à Saumur », qui aidera Clerkselien à éditer le Traité de la formation du fœtus.

A Utrecht, un de ses meilleurs amis est le médecin Van Dam, dont l'admiration et l'attachement pour Descartes sont sans bornes. Lors du départ de Descartes d'Utrecht pour Paris, en 1644, Van Dam lui écrit que « n'étaient les engagements qui le liaient avec sa femme, ses enfants et sa « profession, il le suivrait partout et s'attacherait à sa personne de la manière qu'il espérait l'être à son cœur, pour « toute sa vie ».

En 1644, Descartes revenant en France va s'embarquer en Zélande. A cette occasion Descartes fera connaissance du

« Sieur Jean de Beverwick, gentilhomme de Dordrecht et médecin ordinaire en cette ville ». Ce médecin est lui aussi un partisan de la doctrine nouvelle. Il a senti tout ce que Descartes apportait d'espérance au monde savant en établissant expérimentalement la circulation du sang. Et, en 1643, il avait écrit à Descartes pour lui témoigner son désir d'assister « aux démonstrations mécaniques par lesquelles Descartes établissait si nettement la circulation du sang ». Descartes cède à ses instances. C'est l'époque où un autre ami célèbre, Plempius, vient de le décevoir ; il est trop heureux de sentir un admirateur en Beverwick.

Il est loisible de conjecturer que ces relations de Descartes devaient amener le Tourangeau à s'entretenir de médecine. Grâce à elles le petit-fils de Pierre Descartes gardait contact avec les choses de son art. Rien d'étonnant, dès lors, que dans ses ouvrages comme dans sa correspondance on trouve sans cesse le désir de s'occuper de médecine.

Au reste, Descartes eut parmi les médecins de son temps deux disciples passionnés en la personne des Maîtres éminents que furent Plempius et Régius. Tous deux occupèrent dans l'enseignement universitaire une place de premier choix. Et l'histoire de leur liaison avec Descartes est des plus séduisantes. On jugera que grâce à Plempius et à Régius, Descartes descendit dans l'arène du monde savant. Grâce à eux encore, il fit connaître la doctrine nouvelle qui devait bouleverser la physiologie : celle de la circulation sanguine.

Et par l'esprit nouveau qu'ils apportaient dans leurs démonstrations, visiblement et authentiquement reconnu pour avoir été capté du côté de chez Descartes, ils allaient semer parmi les plus célèbres Universités de l'époque, le ferment le plus redoutable de révolution scientifique.

Plempius est professeur de médecine et d'anatomie à la célèbre Université de Louvain ; plus tard, il devient « Recteur « magnifique en cette Université ». Plempius était né à Amsterdam, plus jeune de cinq ans et neuf mois que Monsieur Descartes, il avait fait ses études aux Pays-Bas Catholiques ; il avait soutenu sa thèse à Boulogne. Revenu aux Pays-Bas, il exerçait son art à Amsterdam quand, en 1633, il est rappelé par l'Infante Isabelle à la chaire de médecine à Louvain. « Monsieur Descartes, nous dit Baillet, comptait Plempius parmi l'un de ses meilleurs amis ; et Plempius ne dissimulait à personne l'honneur et l'avantage qu'il croyait recevoir de cette amitié ». C'est à Amsterdam, en 1633, que nos deux amis se rencontrent, ils s'y revoient en 1637. Descartes envoie à Plempius son « Discours de la Méthode ». Plempius répond à Descartes une lettre d'objections touchant ses démonstrations relatives à la circulation. Plempius ne croit ni au fait même de la circulation ni aux explications de Descartes concernant le mécanisme des battements cardiaques. Plempius défend l'ancienne médecine, celle de Galien contre Aristote et Descartes. Descartes fait deux réponses à Plempius (12 février et 23 mars 1638). Plempius explique à

la manière de l'Ecole le mouvement du cœur et la circulation, en invoquant une « force pulsifique ». Descartes réplique en citant des expériences faites sur des animaux fraîchement tués. Par cette correspondance, Plempius donnait à Descartes l'occasion de publier la doctrine de Harvey. De même en faisant paraître son traité « *Fundamenta medicinae* » (septembre 1638), Plempius faisait une propagande active et inconsciente pour les idées de Descartes. Dans son ouvrage, en effet, il présente tour à tour l'opinion de Descartes, ses objections personnelles, les réponses de Descartes à ces objections. Mais il a le tort de fausser le sens et le contenu des réponses de Descartes. Il sélectionne parmi les arguments cartésiens les plus faibles à ses yeux, les retient et élague avec soin les arguments les plus solides. Il se préparait de cette manière un triomphe facile. Régius fut blessé de cette attitude de Plempius et il écrivit à Descartes tout son ressentiment d'une telle conduite. Au fait, si Plempius avait ainsi falsifié les réponses de Descartes, c'était pour s'attirer les bonnes grâces de ses collègues qui l'accusaient d'hérésie.

Régius écrit vertement à Plempius et celui-ci change brusquement de sentiment touchant la circulation, pour embrasser celui de Descartes. Cette volte-face ne durera point. Plempius devenu médecin de l'ambassadeur du roi d'Espagne, au Congrès de Munster, s'emploiera de toutes ses forces contre la doctrine de son ancien ami.

Si infidèle qu'ait été Plempius à l'amitié que lui vouait

Descartes, il avait collaboré à la pénétration des doctrines cartésiennes; par ses objections, il avait contraint Descartes à prendre position plus nette et plus catégorique vis-à-vis de la circulation par la publication des *Fundamenta medicinae*, il avait donné une large publicité à l'œuvre de Descartes.

L'autre médecin célèbre qui fut un grand et longtemps fidèle ami de Descartes, fut Monsieur de Roy, surnommé Régius. C'est Reneri qui révèle à Régius la philosophie cartésienne. Régius enseignait alors la philosophie et la médecine à des particuliers de la ville d'Utrecht. Enthousiaste, il se fait cartésien et il se met en devoir de débiter ses connaissances sous le nom de « Physiologie ». A l'Université d'Utrecht, Stratenus enseignait l'anatomie et la médecine pratique. Ce cours était si chargé et si fréquenté qu'on décide de joindre à la chaire de Straténus une chaire annexe. Reneri propose au Sénat la candidature de Régius. Cette candidature l'emporte. Ainsi, il avait suffi à Régius de faire montre de cartésianisme, de divulguer les doctrines du maître, de publier un essai de physiologie conforme à l'enseignement de Harvey pour s'imposer au choix des membres du Sénat : tant son enseignement avait connu d'éclat !

Régius, ainsi promu « Professeur de médecine et de philosophie à l'Université d'Utrecht », reporte sur Descartes tout le mérite de son succès. Il s'enhardit jusqu'à écrire à notre philosophe que l'agrément unanime des sénateurs d'Utrecht, il le doit à « Monsieur Descartes dont la philo-

sophie avait formé en lui ce mérite qu'il l'avait fait préférer aux autres concurrents ». Descartes écrira à cette époque au P. Mersenne : « J'ai reçu cette semaine des lettres d'un docteur que je n'ai jamais vu ni connu, qui me remercie de ce que je l'ai fait professeur de médecine dans une Université où il n'eut jamais osé prétendre sans moi. Ce qui lui est arrivé parce que ayant enseigné, en particulier, quelque chose de ma philosophie en ce lieu-là, ils y ont pris un tel goût qu'ils ont prié les magistrats de leur donner ce professeur ». Régius écrit encore à Descartes pour le prier de le considérer parmi ses serviteurs et prend aussi la liberté de lui envoyer ses « Essais de médecine » qui n'étaient autre chose que des notes assez courtes sur Tricanel. Régius demande à Descartes les dernières objections faites contre la circulation du sang et les réponses que Descartes leur donne.

Le cours que fait Régius à l'Université connaît un succès considérable. C'est le triomphe de la doctrine cartésienne tant en matière philosophique que physiologique. Régius écrit à son maître et ami que le cours n'est pas seulement fréquenté par « plusieurs étudiants en médecine mais par des philosophes, des jurisconsultes, des théologiens, des auditeurs étrangers, tous venus écouter les leçons publiques et particulières que je fais de la médecine suivant les principes de votre philosophie que j'ai pris dans vos excellents ouvrages ».

Voici donc, dans une chaire de médecine, la doctrine de Descartes professée *ex cathedra*.

L'amitié de Descartes et de Régius devait connaître une fortune singulière. Car Régius ne se contente pas du succès toujours grandissant de ses leçons, il pousse l'enthousiasme pour la doctrine nouvelle jusqu'à faire soutenir en juin 1640 des thèses touchant la circulation du sang, enseignée suivant Descartes et Harvey. Une telle audace est taxée d'hérésie. Malgré la faveur du Recteur de l'Université qui était cartésien, l'opposition des professeurs de médecine et de philosophie fut telle que le recteur pria Régius de faire soutenir des thèses moins audacieuses. Régius passant outre à tous les avis, fit imprimer ces thèses. Le conflit éclata au grand jour. Pour réprimer une telle indépendance, le recteur ordonna que les futures impressions de thèses fussent estampillées de son visa. Mais Régius ne se tint pas pour battu. En 1641, un nouvel orage éclate lors d'une soutenance de thèse inspirée par Régius. Malgré l'approbation du Recteur Vœtius, des sifflements et des cris se font entendre pendant la soutenance.

Régius alors se tourne vers Descartes; il lui écrit le 21 avril, l'informe de tous ces événements et le prie de corriger à toutes fins d'orthodoxie cartésienne toutes les thèses qu'il lui soumet. Descartes les corrige soigneusement élaguant tout ce qui n'est point rigoureusement conforme à sa doctrine. Les nouvelles thèses traitaient des « Passions de

« l'Ame, de la substance, de la quantité et des principales « questions de médecine ». Leur succès et leur réputation furent tels que la jalousie pour leurs auteurs augmenta d'autant. Voëtius prend la tête du mouvement contre Régius et Descartes. Il s'adresse au P. Mersenne et le sollicite de proclamer Descartes : « Athée, impie, et libertin ». Pour sa plus grande confusion, le P. Mersenne répond à Voëtius une lettre savoureuse où l'on peut lire : « qu'il a toujours cru que « Dieu avait versé dans ce grand homme des lumières toutes particulières pour nous découvrir les vérités naturelles ». Malgré cette réponse, Voëtius prie Straténus, professeur de Médecine et Ravensperger, professeur de mathématiques, de réfuter les doctrines nouvelles dans les thèses de novembre. Et mieux, il veut déclarer Régius hérétique.

Par ordre rectoral, l'accès des cours de Régius est interdit aux étudiants en théologie ; car, dit-il, il enseigne « des « dogmes pernicioeux à la religion ». On ne peut qu'admirer tout le beau courage dont témoigne dans cette lutte le disciple et l'ami de Descartes. C'est pour la doctrine, sans doute, mais c'est aussi par attachement pour l'homme qu'il souffre ainsi persécution pour la vérité. Régius veut répondre aux thèses inspirées par Voëtius. Il s'en ouvre à Descartes par une lettre du 24 janvier 1642 et communique en même temps ses intentions à Van der Holk, consul, qui lui conseille la modération.

Descartes tombe d'accord avec le colonel Alphonse venu

le voir à ce sujet à Endegeest pour conseiller la modération à Régius. Descartes, qui redoutait tout conflit flagrant et douloureux, conseille à Régius d'introduire les notions nouvelles sans brusquer les anciennes. Ce n'est pas sans amertume que Régius lit la réponse de Descartes.

Persistant dans son projet, il suggère à Descartes de faire paraître une réponse sous le pseudonyme de Hornius, nom d'un ancien élève de Leyde. Il témoigne à Descartes que si tant de haines s'accumulent contre lui, c'est pour avoir préféré sa philosophie à l'ancienne. Descartes cède devant de telles instances; il donne un projet de réponse à faire à Vœtius tout de condescendance et de mesure. Cette réponse est imprimée le 16 février 1642. Vœtius se sentit blessé, accablé par le nombre et la force des arguments de Régius. Comme tous ceux que désarment les raisons de la raison, il essaie de répondre par un coup de force à l'ordonnancement implacable des arguments de Régius. Il convoque l'Assemblée de l'Université, témoigne que le libellé est injurieux pour le Recteur et susceptible de jeter le trouble parmi les étudiants. Une délégation de « Messieurs de l'Université » est envoyée aux magistrats qui ordonnent de saisir 130 exemplaires. Mais en un jour, 150 exemplaires avaient été vendus. Ceux qui restaient furent littéralement arrachés et vendus hors de prix. Vœtius rageur, prie le conseil de l'Université de la ville d'Utrecht de décréter que Monsieur Régius « n'ait plus à enseigner que la médecine ».

Régius écrivant à Descartes le 5 mars, lui narre l'insuccès relatif de sa réponse. Descartes, fier de Régius, le congratule pour tant de souffrances endurées pour la vérité. Le médecin Régius avait ainsi collaboré de la manière la plus active à la défense des doctrines apportées par Descartes et singulièrement à l'acquiescement par les doctes des lois de la circulation sanguine. Plus tard, nos deux amis se sépareront ; mais ce sera pour une question de philosophie ; Descartes sera obligé de désavouer le disciple qui, dépassant les opinions du Maître s'en ira soutenant que « l'âme est un « accident du corps » ».

*
* *

Lors de son séjour en Suède, Descartes se liera de grande amitié avec Monsieur de Ryver, médecin de la reine Christine de Suède. Le sort contraire ne permit pas à l'ami de tant de médecins d'avoir à son chevet un médecin de son choix. Quand il fut à l'article de la mort, lui, qui avait entretenu des relations si cordiales avec les plus illustres praticiens de son temps, n'eut pour le soigner qu'un Allemand, son adversaire de toujours. Descartes refuse sa thérapeutique quand, cédant aux instances de la Reine, il permet à de Weullen de l'approcher. Fidèle à l'opinion, qu'il n'avait cessée de professer, il refuse la saignée seule thérapeutique offerte par de Weullen. Il rappelle que la saignée abrège nos jours et qu'il a bien vécu quarante ans en santé sans la faire. Baillet raconte que dès qu'on lui parlait de saignée, son aversion

lui faisait dire : « Messieurs, épargnez le sang français ». De Weullen qui « depuis quatre mois n'avait jamais laissé « échapper l'occasion de le contredire, suivant la résolu-
« tion prise d'abord, de le perdre auprès de la Reine, jura
« qu'il ne le guérirait pas malgré lui ». Baillet ajoute « Mon-
« sieur de Weullen qui s'en offensa était indigne de sa pro-
« fession s'il ignorait que les injures d'un malade ne sont
« jamais des injures pour un médecin surtout lorsqu'elles
« partent d'un transport qui se fait au cerveau ».

Descartes prononçait lui-même sur son mal. Il objectait aux arguments de l'Ambassadeur de France, Monsieur Chanut, qu'il fallait que le mal vint à maturité. Les médecins n'osaient plus approcher d'un patient qui leur tenait si bien tête. Au huitième jour de sa fièvre, Descartes consent à admettre une erreur de diagnostic et permet la saignée. Elle est pratiquée par le chirurgien de l'ambassadeur ; et elle est recommencée le lendemain matin à huit heures. Se souvenant de l'usage pratiqué en Hollande, il demande une infusion de tabac dans l'alcool que Monsieur de Weullen qui juge le remède toxique veut bien accorder car, dit-il, rien ne pourra empêcher la mort de le prendre.

Ce fut le suprême contact de Descartes et des médecins. Le petit-fils de Pierre Descartes qui avait été en commerce avec les disciples d'Hippocrate les plus célèbres et s'était conquis parmi eux tant de gloire, mourait abandonné de tous, en proie à son pire adversaire.

CHAPITRE II

Descartes et la Médecine

DESCARTES « tourmenté de Médecine »

Ainsi, à son lit de mort, Descartes avait préféré suivre ses propres lumières plutôt que le diagnostic de Monsieur de Weullen. C'est que Descartes s'était fait, comme nous le montrerons plus loin, des opinions personnelles en pathologie et en thérapeutique. Descartes fut toujours tourmenté du désir d'être médecin ; et s'il n'avait point acquis en cette discipline une perfection complète, peut-être est-ce parce qu'il fut fauché avant son heure.

« Avant le soir, j'ai fini la journée » eut-il pu dire avec le poète. Mais son désir de se perfectionner en médecine est latent çà et là dans son œuvre. Souvent, il manifeste du goût pour l'art d'Hippocrate ; et ce n'est, semble-t-il, qu'une boutade, cette phrase de son Discours de la Méthode par où il exprime sa préférence pour la philosophie pure : « Je sais que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les

« cultivent » (Discours de la Méthode, éd. Rabier, page 19). C'est la seule incidence qui témoigne contre notre thèse d'un Descartes « tourmenté de médecine ». Aussi bien quelques pages plus loin, dans ce même ouvrage liminaire, il rend à l'art d'Eryximaque un bel hommage et témoigne de son désir d'y consacrer tout son génie : « La santé est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie : car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher... Or, ayant dessein d'employer toute ma vie à la recherche d'une science si incertaine... » (*ibid.*, page 64). C'est assez dire la place qu'occupe selon notre savant la médecine parmi les disciplines intellectuelles, quelle place aussi elle tient parmi ses préoccupations scientifiques personnelles. Dans sa correspondance, il marque de temps en temps son regret de n'être point médecin et son désir d'acquérir quelques notions thérapeutiques pour guérir les maladies. Dans une lettre au P. Mersenne, il lui écrit : Je suis marri de votre érysypèle et je vous prie de vous conserver au moins jusqu'à ce que je sache s'il y a moyen de trouver une médecine qui soit fondée en démonstrations infaillibles, qui est ce que je cherche maintenant ». Et quelques mois plus tard, il écrit au même P. Mersenne : « J'étudie maintenant, en

« chimie et en anatomie tout ensemble et apprends tous les
« jours quelque chose que je ne trouve pas dans les livres
« Je voudrais bien être parvenu jusqu'à la recherche des
« maladies et des remèdes afin d'en trouver quelqu'un pour
« votre érésypèle, duquel je suis marri que vous êtes si
« longtemps affligé » (Amsterdam, janvier-avril 1630).

En 1626, lors d'un séjour à Paris, il reprend l'étude de l'homme, déjà « cultivée durant ses voyages ». C'est à cette occasion qu'il accorde aux sciences d'observation une supériorité sur les anciennes abstraites; elles ne « nous sont pas
« trop convenables » dit-il, et même « en les pénétrant », il
« lui est arrivé de s'égarer plus encore que les autres hommes en les ignorant ». Au reste, ces sciences de l'homme
« sont habituellement délaissées ». Il avait remarqué que
« dans cette ville (Paris) qui passe pour l'abrégé du Monde
« comme à Rome, à Venise et partout où il s'était trouvé,
« il y a encore moins de gens qui étudient l'homme que la
« géométrie » (Baillet, tome II, page 152).

Le 30 août 1637, dans une lettre à X..., il écrit : « J'ai
« reçu vos livres sans qu'ils aient été aucunement mouillés
« ni corrompus encore qu'ils aient été deux nuits sous l'eau,
« et je commence déjà tout de bon à étudier la médecine ». Et, procédant par ordre, il achève de se perfectionner dans l'étude de l'anatomie. Il va reprendre les dissections commencées jadis à La Flèche et à Poitiers. Et il se flatte d'étudier l'anatomie sur le cadavre plutôt que dans les livres. En

1629, il étudie l'anatomie à Amsterdam; il se moque de ceux qui l'accusent d'aller par les villages pour voir tuer les pourceaux. Mais son étude directe ne l'empêche point de connaître ce que Vésalius et quelques autres auteurs les plus expérimentés ont écrit sur l'anatomie.

Baillet nous dit que « malgré un nombre infini d'expériences et une assiduité de tant d'années, il n'eut pas la vanité de se croire encore capable de guérir seulement une fièvre. Ce long travail n'avait produit en lui qu'une connaissance de l'animal, en général, qui n'est nullement sujet à la fièvre. C'est ce qui l'obligea dans la suite à s'appliquer plus particulièrement à l'étude de l'homme qui y est sujet » (Baillet, III, page 197).

Dans une lettre au P. Mersenne, il écrit : « Ce n'est pas un crime d'être curieux de l'anatomie et j'ai été un hiver à Amsterdam que j'allais quasi tous les jours en la maison d'un boucher pour lui voir tuer des bêtes et je faisais apporter de là en mon logis les parties que je voulais anatomiser plus à loisir, ce que j'ai encore fait plusieurs fois en tout lieu où j'ai été; et je ne crois pas qu'aucun homme d'esprit m'en puisse blâmer ».

A Leyde, en 1636, il cherche vainement tout un hiver la glande pinéale en disséquant les cerveaux en compagnie d'un professeur d'anatomie.

En 1638, il commence la rédaction d'un Abrégé de Médecine qu'il tirait « en partie des livres, en partie de ses pro-

« pres observations et de ses raisonnements ». Il disait :
« J'ai considéré non seulement ce que Vésalius et les autres
« écrivent en anatomie, mais aussi plusieurs choses plus par-
« ticulières que celles qu'ils écrivent, lesquelles j'ai remar-
« qué en faisant moi-même la dissection de divers animaux.
« C'est un exercice où je me suis souvent occupé depuis
« onze ans et je crois qu'il n'y a guère de médecin qui ait
« regardé d'aussi près que moi ».

Durant son séjour à Egmond, en 1645, il fut visité par un gentilhomme « des amis de Monsieur de Sortière qui lui
« demanda à voir sa bibliothèque et qui le pria de lui dire
« quels étaient les livres de physique qu'il estimait le plus
« et dont il avait fait la lecture la plus ordinaire. Monsieur
« Descartes, pour satisfaire la curiosité du gentilhomme, le
« conduisit sur le derrière de son logis où était une espèce
« de galerie ouverte par dedans la cour et tirant le rideau il
« lui montra un veau à la dissection duquel il allait travail-
« ler. Voilà, lui dit-il, ma bibliothèque, voilà l'étude à laquelle
« je m'applique le plus maintenant ». De la connaissance
des bêtes, nous dit Baillet, Monsieur Descartes passa à celle
du corps humain, par les mêmes secours de l'anatomie et
de ses autres expériences, il commença dès l'automne de
cette année son *Traité séparé de l'homme* et même celui de
la formation du fœtus, quoiqu'il n'eut pas achevé celui des
animaux. La fin de toutes ces études était de trouver les

moyens de conserver la santé du corps humain et de la rétablir lorsqu'elle se perd (Baillet, III, page 274).

Ses contemporains considèrent Descartes comme médecin et même comme médecin compétent. Lors du séjour de Descartes à Egmond, Brasset lui recommande un jeune malade du nom de du Laurens venu à Alkmaar pour se faire soigner. Descartes en donne des nouvelles régulières et lui prodigue ses soins.

La princesse Elisabeth lui demande force consultations épistolaires et lui rappelle le serment d'Hippocrate : « Vous
« connaissant le meilleur médecin pour la mienne, je vous
« découvre si librement les faiblesses de ses spéculations et
« espère qu'observant le serment d'Hippocrate vous y ap-
« porterez les remèdes sans les publier ». Elisabeth est même très contente de son médecin : « Et je vous assure écrit-elle,
« que les médecins qui me virent tous les jours et examinè-
« rent tous les symptômes de mon mal n'en ont pas trouvé
« la cause ni ordonné de remèdes si salutaires que vous avez
« fait de loin » (24 mai 1645). C'est à tout propos qu'Elisabeth consulte Descartes sur ses maladies.

Sa réputation de médecin paraît telle qu'en 1642, Huyghens demande à Descartes de faire partie « d'un jury d'honneur avec les sommités médicales du pays, pour examiner
« les titres d'un praticien étranger qui se vantait de bien des
« guérisons royales et autres, et qui s'offrait à soigner la ma-

« l'adieu du Prince d'Orange » (Epistolae latinae de Constantino Huyghens, page 322). Quel plus bel hommage à Descartes médecin, au petit-fils du praticien de Châtellerault !

DESCARTES et la Médecine de son temps

Le médecin Descartes avait une très haute conception de la médecine, mais il est navré de l'état où elle se trouve à son époque. Descartes, nous dit Baillet, avait sur toutes choses une aversion souveraine pour les charlatans qui s'érigent en médecins avec un remède qu'ils croient spécifique et que le hasard ou la rencontre de bonnes dispositions aura fait réussir. On verra qu'il n'a guère de confiance dans toute la pharmacopée en usage parmi ses contemporains ; il n'accorde aucun crédit aux thérapeutiques les plus usuelles. D'aucuns s'imaginèrent même qu'il méprisait les médecins, mais son biographe prend soin de nous dire que c'est faux :

« La peine que Descartes a prise de cultiver la médecine
« pendant plusieurs années est seule plus que suffisante pour
« le justifier contre les soupçons ridicules de ceux qui l'accusaient de ne pas estimer une science si utile à l'homme.
« Il faut avouer que son estime n'était pas aveugle et qu'elle
« ne lui faisait pas confondre les médecins de son temps avec
« la médecine. Il savait honorer et défendre la profession
« contre ceux mêmes qui la déshonoraient par les honneurs
« excessifs qu'ils rendaient à Aristote et à Galien. Lorsqu'il

« entra dans l'étude, cette science à la recherche de laquelle,
« il avait résolu de consacrer le reste de ses jours, il trouva
« que la médecine qui était pour lors en usage, contenait
« peu de choses dont l'utilité fut fort sensible ; et il crut qu'il
« lui était permis de ne pas trop estimer la manière de la
« traiter. Mais il protesta que jamais il n'eut dessein de la
« mépriser ; et il voulait seulement faire voir, que tout ce
« qu'on y savait n'était presque rien auprès de ce qui res-
« tait à y savoir. Ce fut là tout son crime. On prit son des-
« sein pour un attentat sur les Anciens. Il eut beau repré-
« senter que la brièveté de sa vie et le défaut des expérien-
« ces pourraient en empêcher l'exécution. Il ne put guérir
« l'imagination des médecins des Facultés qui se joignirent
« aux philosophes de collèges pour défendre la doctrine et
« la réputation de leurs maîtres communs » (Baillet, tome
VIII, page 182).

Ce que doit être la médecine

Monsieur Descartes avait eu la sagacité de distinguer entre la médecine en soi-même, telle qu'elle devrait être et ce qu'elle était de son temps. Et il eut d'autant plus de mépris pour la faiblesse pitoyable des thérapeutiques usitées qu'il avait plus d'estime pour une discipline la plus belle parmi les plus belles. C'est toujours son biographe qui nous dit : « Il s'était imaginé que rien n'était plus capable de pro-

« duire la félicité temporelle de ce monde qu'une heureuse
« union de la médecine avec les mathématiques. Mais avant
« que de pouvoir contribuer au soulagement des travaux de
« l'homme et à la multiplication des commodités de la vie
« par la mécanique, il jugea qu'il fallait chercher les moyens
« de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent
« troubler sa santé et lui ôter la force de travailler » (Bail-
let, III, 195). Dans une lettre au traducteur des Principes,
il écrit : « Ainsi toute la philosophie est comme un arbre dont
« les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique
« et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les au-
« tres sciences qui se réduisent à trois principales à savoir,
« la médecine, la mécanique et la morale, j'entends la plus
« haute et la plus parfaite morale qui présupposant une en-
« tière connaissance des autres sciences est le dernier degré
« de la sagesse ». Suivant son biographe, Descartes était
d'avis que la santé est le principal des biens que nous puis-
sions avoir en cette vie. Dans son Discours de la Méthode,
il fait le plus bel éloge qui soit de la médecine et de son ob-
jet : le rétablissement et la conservation de la santé. Il trouve
même que la médecine est le seul moyen de donner aux hom-
mes plus de sagesse et d'habileté et il pense qu'on pourrait
s'exempter, « d'une infinité de maladies tant du corps que de
« l'esprit et même peut-être aussi de l'affaiblissement de la
« vieillesse si on avait assez de connaissances de leurs cau-

« ses et de tous les remèdes dont la nature nous a pour-
« vus ». Quel plus bel éloge a jamais été prononcé de la
médecine, de sa dignité éminente et de son avenir. Quel plus
bel horizon ouvert aux disciples d'Hippocrate !

CHAPITRE III

Descartes physiologiste et médecin

DESCARTES physiologiste

Descartes s'occupa passionnément de physiologie. Il a laissé sur cette discipline des livres dont tout le contenu, certes, ne fut pas ratifié par la postérité mais où ses successeurs ont pu puiser d'abondants matériaux. Si faibles que nous paraissent parfois ses explications, elles n'en témoignent pas moins d'un effort considérable pour embrasser d'une vue générale le fonctionnement causal de la nature humaine. En plusieurs matières, il a des vues plus originales que ses prédécesseurs. La digestion était considérée depuis Hippocrate comme une trituration suivie de coction. Galien explique cette coction en invoquant les forces attractives, rétentives, modifiantes et expulsives de l'estomac et de l'intestin. Van Helmon le premier constate l'existence du suc gastrique, son acidité, son action dissolvante sur les aliments. Descartes a le mérite de rejeter la faculté concoctrice (*facultas concoquens*)

de Fernel ; il parle, certes, de coction mais d'une coction qui ne relève plus de la force vitale, mais « des causes toutes « physiques, chaleur du sang, élévation de température ». Il ne méconnaît pas le rôle du suc gastrique qu'il compare à une eau-forte.

Il parle de l'absorption en faisant intervenir la perméabilité des tissus. L'assimilation est pour lui un phénomène purement mécanique. Elle ne dépend « que de la situation « des vaisseaux, de leur calibre et des dimensions diverses « de leurs pores ». La répartition des particules nutritives est uniquement fonction de leur volume « Selon la situation « ou la figure ou la petitesse des pores qu'elles rencontrent, « les unes se vont rendre en certain lieu plutôt que les autres, en même façon que chacun peut avoir vu divers cribles qui, étant diversement percés servent à séparer divers « grains les uns des autres ».

Dans le traité de la formation du fœtus, Descartes revient sur cette conception biomécanique de l'assimilation ; il écrit : « Pour la grandeur et la figure des pores, il est évident qu'elle « suffit pour faire que les parties du sang qui ont certaines « grosseur et figure, entrent en quelques endroits des corps « plutôt que les autres : car comme on voit des cribles diversement percés qui peuvent séparer les grains qui sont « ronds d'avec les longs et les plus menus d'avec les plus « gros, ainsi sans doute, le sang poussé par le cœur dans

« les artères y trouve divers pores par où quelques-unes
« de ses parties peuvent passer et non les autres ».

Au reste, la différence de croissance doit être cherchée dans la différence d'extensibilité des tissus. Chez l'enfant, la trame des tissus étant élastique et tendre admet un grand nombre de molécules réparatrices et la croissance se fait vite; mais quand les tissus prennent plus de consistance, ils n'admettent guère plus de molécules nouvelles qu'ils n'en perdent d'anciennes et le corps reste le même; ou s'il croît encore c'est en largeur plutôt qu'en hauteur où il serait besoin de développement des parties solides (Traité de l'Homme).

On voit sans peine comment une telle conception de l'assimilation est imprégnée de mécanisme que Descartes essayait d'introduire dans toute la physiologie. Il reste de cette théorie périmée une vérité de principe : le rôle nutritif du sang, véhicule jusqu'aux confins les plus éloignés de l'organisme des particules alimentaires modifiées et réparatrices.

La respiration est considérée par Descartes comme par Aristote comme un rafraîchissement du sang. C'est tout bonnement pour le sang qui passe dans les poulmons l'occasion d'avoir sa température abaissée comme si le poulmon modérait la température exhaussée par la chaleur du foyer cardiaque.
« Lorsque le sang est dispersé dans toutes les petites branches de la veine artérielle, il y est refroidi et condensé
« par l'air de la respiration ». Et le principal usage du pou-

mon consiste en cela seul que par le moyen de l'air extérieur il épaissit et tempère le sang qui vient de la cavité droite du cœur avant qu'il entre dans la gauche. Evidemment, il faut attendre Lavoisier pour soupçonner toute la combustion qui va se passer au niveau des capillaires pulmonaires. Descartes n'avait donc point soupçonné les phénomènes chimiques de la respiration, il se contentait d'une étude purement physique des phénomènes, qui l'empêchait d'en saisir l'intime complexité.

Dans un traité spécial Descartes s'est occupé de la fécondation et de la génération. Ses vues en cette matière ne sont pas des plus heureuses. On a essayé de voir en cette phrase : « In eo convenit formatio plantarum et animalium
« quod fiant a partibus materiae vi caloris in orbem convolutae », l'idée initiale de la cellule (Bertrand de Saint-Germain : Descartes physiologiste, page 376). Mais c'est peut-être à toute fin d'apologie vouloir forcer le sens des textes.

Les différents organes vont naître d'un tourbillon moléculaire et circulaire. Les particules les plus concentriques vont donner l'œsophage; les particules les plus subtiles vont donner le cerveau, les plus grossières fourniront le foie et la rate. Descartes est d'accord avec Aristote pour reconnaître en la génération le terme ultime de la nutrition. Mais sans plus. Il divorce d'avec Aristote et prend le parti d'Hippocrate, quand il s'agit d'expliquer les phénomènes intimes de

la fécondation. Dans la copulation, il voit le mélange de deux liqueurs séminales, l'une venant de l'homme, l'autre de la femme. Aristote cependant avait déjà montré comme Hippocrate que l'homme seul fournit une liqueur séminale. Au reste, de ce « mélange des semences » il résulte une cha-
« leur », qui s'y excite et y agit en même façon que dans
« les vins nouveaux lorsqu'ils bouillent ou dans le foin qu'on
« a renfermé avant qu'il fût sec. Elle fait que quelques-
« unes de ces particules s'assemblent vers quelque endroit
« de l'espace qui les contient et que là se dilatant elles pres-
« sent les autres qui les environnent, ce qui commence à for-
« mer le cœur » (Traité de la formation du fœtus, page 467).
On le voit, ici encore, c'est une vue chimérique et purement mécanique des choses.

Si notre physiologiste ne fut pas heureux dans l'explication de tous ces phénomènes, il fut plus perspicace dans l'explication de la circulation du sang. Descartes adopte solennellement la découverte de Harvey et il l'appuie de ses expériences personnelles. Le sang poursuit un cycle fermé du cœur gauche aux extrémités des artères et de là par les veines dans le cœur droit. C'est la loi de la circulation, et comme nous le disions plus haut, on ne saurait trop garder reconnaissance à Descartes de l'avoir estampillée de son génie. David Hume note dans son histoire d'Angleterre : « On
« remarqua qu'aucun médecin en Europe, parvenu à l'âge
« de quarante ans, n'adoptât la doctrine de Harvey et que

« la confiance que l'on accordait à ce grand homme dans la
« capitale diminuât extrêmement après la découverte ». Des-
cartes ne pouvait pas ne pas s'emparer d'une loi qui cadrerait
si bien avec ses préoccupations de mécanisme physiologi-
que. Quelle aubaine pour notre mathématicien que cet « or-
« ganisme devenu par la découverte de l'Anglais une ma-
« chine hydraulique à circuit fermé avec un liquide parcou-
« rant sous l'impulsion cardiaque un cycle d'une inexorable
« régularité ». Certes, Descartes ne capte point cette décou-
verte par simple affinité d'esprit et comme appui à sa doc-
trine. Il expérimente, il vérifie, il discute. Et tout récem-
ment, Monsieur Milhaud, dans un beau livre, louait Descartes
expérimentateur ; Descartes qui vérifie sur un lapin la réa-
lité du courant artériel centrifuge et sur l'homme à l'occa-
sion de la saignée l'existence d'un courant veineux centri-
pète (Descartes savant-Milhaud, page 108). Descartes expé-
rimente et il secoue le joug des Anciens : « Il n'est personne
« qui ne sache que le corps est composé d'os, de nerfs, de
« cerveau et ceux que l'autorité des Anciens n'a pas aveu-
« glés et qui ont voulu ouvrir les yeux à la découverte de
« Harvey ne doutent point que toutes les veines et les artè-
« res du corps ne soient comme des ruisseaux par où le sang
« coule sans cesse fort promptement » (Passions, par I.,
chapitre 8). Ainsi Descartes est d'accord avec Harvey sur
le principe même de la circulation ; il comprend le rôle des
valvules veineuses, des replis membraneux, qu'avait décou-

verts Fabrice d'Aquapendente. Il comprend que le battement des artères est du à la distension des vaisseaux par l'afflux du sang qui s'échappe du cœur. Descartes avait refait les expériences de Harvey : ligatures d'artères et ligatures de la veine-cave à distance de l'oreillette. Mais, où nos deux savants divergent, c'est sur la cause même de la circulation. Descartes ne suit pas les conseils qu'il donne, et en revient à l'enseignement scholastique de la vieille chaleur du cœur : *calidissimum est*. Et aveuglé par cette réminiscence tout autant que par son parti-pris de mécanique, il dédaigne le « processus éminemment physiologique des contractions auriculaires et ventriculaires alternantes si bien mises en lumière par Harvey ; il transforme le myocarde en une sorte de moteur à explosion ». Sous l'influence d'une prétendue chaleur cardiaque, « sorte de feu sans lumière », le sang subit une dilatation, une manière de raréfaction qui le pousse dans les vaisseaux, tandis qu'un système de petites portes l'empêche de rétrograder ; vaporisation qui alterne avec une condensation produite dans le poumon par la fraîcheur de l'air inspiré. Ainsi le cœur n'est point à lui-même la propre cause de son mouvement ; il est dilaté par les modifications physiques du sang. Le feu, dira-t-il, n'y sert qu'à dilater et chauffer et subtiliser ainsi le sang qui tombe continuellement goutte à goutte par un tuyau de la veine-cave dans la concavité de son côté droit d'où il s'exhale dans le poumon (*Traité de l'Homme*).

Plempius objectera bien à Descartes que le cœur bat même séparé du corps et aussi qu'il n'y a pas assez de chaleur dans le cœur pour expliquer l'évaporation comme aussi que le cœur des poissons est froid. Descartes maintiendra bel et bien sa doctrine en répondant qu'il reste toujours un peu de sang dans le cœur des poissons même retiré du corps : une quantité si infinitésimale soit-elle suffit à produire l'enflure ; de plus, la raréfaction du sang n'est pas de même nature que celle des autres substances ; enfin, quoi qu'on dise, le cœur des poissons est encore plus chaud que les autres parties de leur corps. Et il se sert de son fameux raisonnement par analogie : le lait ne s'enfle-t-il pas tout d'un coup ? Il reste donc sur ses positions et maintient cette relation toute mécanique du mouvement du cœur. Bien plus, il accorde à sa théorie sur celle de Harvey une supériorité, celle de pouvoir expliquer la différence de qualité du sang veineux et du sang artériel. N'est-ce point dû, cela aussi au « bouillonnement du cœur » qui va transformer le sang, non immédiatement sans doute, mais à la suite du refroidissement qui suit un si grand échauffement. Ainsi tout l'échafaudage repose sur une assise : la chaleur cardiaque, seul principe causal et dont il dit dans le *Traité de la formation du fœtus* qu'elle est le « premier et principal ressort de toute notre machine (*Formation du fœtus*, tome IV, page 437). Le cœur, ce moteur à explosion, possède un régulateur, le poumon, et les capillai-

res font fonction de condenseur : c'est, appliquer à l'organisme humain, le futur principe de Carnot-Clausius.

Les physiologistes retiendront parmi tous ces travaux le mérite d'avoir admis le fait brutal de la circulation. De ce jour, une ère nouvelle était née pour la physiologie. Harvey mesurait déjà à sa juste valeur l'approbation de Descartes ; et il en arguait, dans sa réponse à Riolan, son contradicteur ; il se flattait du témoignage venu d'un tel esprit « ingenio pollens, acutissimus vir ».

Harvey se passait des esprits animaux. Descartes y recourt encore. Il décrit ces parties fort subtiles qui transpirent du sang à travers les pores des artères, se raméfient dans la substance cérébrale ; ces esprits montent du cœur au cerveau tout en gardant leur extrême mobilité et leur chaleur. Ce seront les intermédiaires obligés entre le corps et l'esprit ; leur distribution est commandée au gré de l'âme par le clapet pinéal et réparti par les tuyaux du cerveau et des nerfs.

Ces esprits vont permettre d'expliquer toutes les fonctions viscérales, motrices et sensitives. Ils serviront à étayer la position métaphysique de Descartes puisque l'âme est « substantiellement unie au corps et qu'elle n'est pas « comme le pilote en son navire ». Trop de métaphysique se mêle à cette conception physiologique. Descartes n'a pas su poursuivre jusqu'au bout le chemin qu'il s'était tracé, rapidement il a dévié et trop souvent hélas il retombe dans les ornières scholastiques. Ce n'est pas un des aspects les moins

curieux de Descartes que de voir ce philosophe ennemi de toute scholastique en rester malgré lui tout imprégné.

DESCARTES médecin

Descartes et la Pathologie

Descartes ne se contenta pas d'étudier le fonctionnement régulier de la machine humaine, il voulut en connaître aussi les irrégularités. Malheureusement, il ne nous a point laissé d'étude globale sur la pathologie. Ce n'est que par bribes que nous possédons son opinion en la matière.

D'une manière générale, il attribue les causes de maladies aux variations de la chaleur, qui est cause de la vie ou bien aux changements de composition des humeurs (chyle, lymphe, sang, bile).

« Tout tressaillement et tout frisson dans le corps vient
« de ce que les parties fluides s'accumulent en un certain
« foyer où la chaleur est à son comble. Ainsi dans les fièvres
« qui débutent par le frisson, on peut affirmer qu'elles ont
« pour point de départ quelque foyer où une humeur vicieuse
« est entrée en fermentation : cette humeur infecte le sang,
« lequel arrivant au cœur produit la fièvre ». Chaque accès
de fièvre a pour effet de purger le corps et de le débarrasser
de cette infection, mais la purgation est rarement complète ;
le levain qui reste reproduit la cause du mal, quelquefois

même il la développe et l'aggrave et donne lieu à de nouveaux accidents plus violents que les premiers.

Dans les maladies inflammatoires, Descartes est d'avis que l'inflammation est due à une altération des humeurs et à des troubles de la circulation : « D'autres feux non naturels
« s'allument dans tout notre corps, tels que le phlegmon, les
« érysypèles, les abcès, les pleurésies lorsqu'un sang plus
« chaud et plus âcre transpire à travers la tunique des vei-
« nes ou bien lorsque ne pouvant plus s'exhaler par la tuni-
« que des veines il s'accumule aux extrémités ou sur un
« point quelconque d'où la corruption se communique aux
« veines et aux artères voisines ».

Dans les blessures aussi, « il s'allume des feux parce que
« les fibres des veines et des artères étant disjointes, le dépôt
« du sang s'y corrompt ».

Et voici la pathogénie de la gangrène : « Quoique la cir-
« culation du sang arrêtée en quelque partie puisse être quel-
« quefois sa cause éloignée, sa cause prochaine est seule-
« ment une corruption ou pourriture de la partie, qui peut
« provenir d'autres causes que de la circulation qui a été
« arrêtée ; laquelle corruption étant déjà formée peut empê-
« cher la circulation ».

Notons aussi que, pour Descartes, l'éternuement est la purgation des ventricules du cerveau par les narines et le baillement l'expulsion par le palais des vapeurs qui existent entre les deux méninges.

Dans une lettre à la Princesse Elisabeth, il notera que la pathogénie la plus ordinaire de la fièvre lente, c'est la tristesse; on trouvera, mêlées aux remèdes qu'il préconise, les raisons qu'il a de croire à une telle cause.

C'est à peu près tout ce que Descartes nous a laissé de ses connaissances en pathologie; il n'eut point le temps de réaliser son idéal de toujours : une étude complète de la pathologie humaine.

Descartes et la Thérapeutique

Il est plus prolix, en matière thérapeutique. On le consulte et il doit formuler son sentiment : il ne peut se dérober. Nous trouvons çà et là dans ses travaux et sa correspondance, des conseils thérapeutiques fort curieux.

Et tout d'abord, il est fervent de psychothérapie. Il insiste sur l'influence capitale de l'esprit sur le corps, il écrit qu'il faut se persuader à soi-même qu'on va guérir, si on veut réellement triompher du mal : toute maladie se vainc d'abord par l'esprit. Dans une lettre à Elisabeth, il la félicite des remèdes employés : « les meilleurs de tous après
« ceux de l'âme » « car notre corps est ainsi fait que
« certains mouvements suivent en lui naturellement de cer-
« taines pensées, comme on voit que la rougeur du visage
« suit de la honte; et je ne sache point de pensée plus propre
« pour la conservation de la santé que celle qui consiste en

« une forte persuasion et ferme créance, que l'architecture
« de notre corps est si bonne que lorsqu'on est une fois
« sain, on ne peut pas aisément tomber malade si ce n'est
« qu'on fasse quelque excès notable ou bien que l'air ou
« les autres causes extérieures nous nuisent et qu'ayant une
« maladie, on peut aisément se remettre par la seule force de
« la nature, principalement lorsqu'on est jeune ».

Et plus tard, avant même que d'être sollicité notre Descartes ne peut s'abstenir de donner à la Princesse son sentiment touchant sa maladie. Il écrit tout de bon, à sa lointaine consultante qu'il suffit de détourner de l'objet de sa maladie l'attention du malade à force de volonté et de persuasion, pour guérir.

« Une personne qui aurait une infinité de sujets de dé-
« plaisirs, mais qui s'étudierait avec tant de soins à en dé-
« tourner son imagination, qu'elle ne pensât jamais à eux;
« et qu'elle employât tout le reste de son temps à ne considé-
« rer que des objets qui lui pussent apporter du contente-
« ment et de la joie; outre que cela lui serait grandement
« utile, pour juger plus sainement des choses qui lui impor-
« teraient; je ne doute point que cela seul ne fût capable de
« la remettre en santé bien que la rate et les poumons fus-
« sent déjà fort mal disposés par le mauvais tempérament du
« sang que cause la tristesse ».

Au reste, Descartes illustre cette opinion par son propre exemple : « étant né d'une mère qui mourut après ma nais-

« sance d'un mal de poumons causé par quelque déplaisir,
« j'avais hérité d'elle une toux sèche et une couleur pâle que
« j'ai gardée jusqu'à l'âge de plus de vingt ans et qui faisait
« que tous les médecins qui m'ont vu avant ce temps-là me
« condamnaient à mourir ; mais je crois que l'inclination que
« j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient
« du biais qui me les pouvaient rendre les plus agréables, et
« à faire que mon principal contentement ne dépendît que de
« moi, est cause que cette indisposition qui m'était comme
« naturelle s'est peu à peu entièrement passée ».

Descartes est psychothérapeute, cela ne nous étonne point de la part d'un médecin philosophe. Mais chose singulière pour un esprit de cette époque, il se déclare adversaire de la saignée. On verra que son sentiment était bien fort à cet égard ; à la Princesse Elisabeth, il confie : « La saignée
« est un remède où il y a quelque danger et dont l'usage
« fréquent abrège la vie.... Lorsqu'on s'est fait saigner en
« même saison trois ou quatre années de suite, on est pres-
« que obligé par après de faire tous les ans de même... ».

Dans une lettre relative à la maladie de Monsieur Clerselier, il dit : « Je crains seulement que l'ignorance des médecins
« ne leur fasse faire des fautes qui lui nuisent. Ils ont eu rai-
« son de le saigner au commencement ; et je m'assure que
« cela aura diminué la violence des accès de son mal. Mais
« pour ce qu'ils sont grands saigneurs à Paris, j'ai peur que
« lorsqu'ils auront remarqué que la saignée lui aura profité,

« ils ne continuent toujours à le saigner ; et cela lui affaiblit grandement le cerveau sans lui redonner la santé ».

Et quand il fut lui-même atteint d'une pneumonie, qui l'emporta, il ne consentit à la saignée qu'au huitième jour de sa fièvre. C'est à ce moment qu'il allègue contre elle, qu'elle abrège nos jours et qu'il avait vécu quarante ans en santé sans la faire.

S'il est adversaire de la saignée, il l'est tout autant de la chimiothérapie : « Votre Altesse fait aussi, fort bien de ne vouloir point user des remèdes de la chimie ; on a beau avoir une longue expérience de leurs vertus, le moindre petit changement qu'on fait en leur préparation lors même qu'on pense mieux faire, peut entièrement changer leur qualité et faire qu'au lieu de médecine, ce soient des poisons ».

Au fait, comme nous le verrons plus loin, Descartes avait une thérapeutique pleine de bon sens. Il s'élevait de tout son esprit contre le charlatanisme régnant. Il était partisan des remèdes simples et logiques. Il était persuadé qu'avec un peu d'hygiène, on s'éviterait bien des maladies. Dans une lettre à Monsieur de Zuytlichem, il écrit : « Il me semble voir très évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coutume de commettre au régime de notre vie, nous pourrions sans autre invention, parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse que nous ne faisons » (1638).

Ailleurs, dans une lettre à Elisabeth (16 juillet 1647), il recommande la diète et l'exercice qui sont, à son avis, les remèdes les meilleurs de tous. Il met en garde contre l'abus de la viande et il vante le régime végétarien : « Les fruits
« et les racines sont plus propres à l'homme que la chair
« des animaux ». Aussi, nous dit Baillet, avait-il soin de faire toujours tenir sur sa table des légumes et des herbes en tous temps comme des navets, des betteraves. L'abbé Picot, venu le fréquenter voulut se réduire à l'institut de Monsieur Descartes, croyant que ce serait l'unique moyen de faire réussir le secret qu'il prétendait avoir été trouvé par notre philosophe pour faire vivre les hommes quatre ou cinq cents ans. Descartes donc, menait une vie conforme à ses principes en observant scrupuleusement les règles d'hygiène élémentaire. Son biographe nous conte encore : « Il donnait le temps d'après le dîner, à la conversation de ses amis, à la culture des
« plantes de son jardin ou à la promenade. Il aimait assez les
« exercices du corps et les prenait souvent dans le temps de
« sa récréation. Il regardait la santé du corps comme un
« don de Dieu qu'il fallait ménager avec tout le respect dû à
« l'auteur de notre nature ».

Descartes disait que jamais « abstinence ne lui coûta » ; il buvait très peu de vin, ses heures pour manger étaient réglées sans gêne et jamais il ne passait la mesure qu'il avait prescrite à la quantité de nourriture à prendre. « Il évitait
« de manger des viandes trop nourrissantes, mais il n'était

« point de l'opinion de ceux qui trouvent plus de suc dans
« la volaille que dans le bœuf, et tout ce qui s'appelle grosse
« viande ».

Descartes, hygiéniste et thérapeute céda plusieurs fois à la tentation de donner des consultations épistolaires et même verbales. Interrogé par Elisabeth sur une affection hémorroïdale, Descartes lui conseille d'attendre le printemps pour s'en débarrasser à l'aide de « quelque léger purgatif ou bouillon rafraîchissant où il n'entre rien que des herbes qui
« soient connues en la cuisine, et en s'abstenant de manger
« des viandes où il y ait trop de sel ou d'épiceries ».

Elisabeth est enchantée de son médecin philosophe : « et
« je vous assure que les médecins qui me virent tous les
« jours et examinèrent tous les symptômes de mon mal, n'en
« ont pas trouvé la cause ni ordonné de remède si salutaire
« que vous avez fait de loin ». Aussi réclame-t-elle l'opinion de Descartes sur les eaux de Spa qu'elle lui a envoyées à toutes fins d'analyse : « C'est ce qui me fait consentir à l'avis
« des médecins de boire d'ici en un mois les eaux de Spa
« qu'on fait venir jusqu'ici sans qu'elles se gâtent, ayant
« trouvé par expérience qu'elles chassent les obstructions.
« Mais je ne les prendrai point avant que j'en sache votre
« opinion puisque vous avez la bonté de me vouloir guérir le
« corps avec l'âme » (24 mai 1645). Et voici l'opinion de Descartes : « Je ne manquerai pas d'examiner soigneusement
« les quatre bouteilles que vous m'avez obligé de m'envoyer,

« mais je n'ai pas encore eu assez de temps. Tout ce que je
« puis remarquer est que l'eau de la grande bouteille, mar-
« que B, est bien moins agréable au goût que l'autre, et sent
« le feu, en sorte qu'on connaît qu'il y a dedans quelque
« liqueur tirée par distillation. Et au contraire la petite bou-
« teille, marque B, semble être la plus pure, car dans celle
« qui est marquée A, il y a quelque mélange de l'eau des
« grandes bouteilles et le reste de la liqueur semble n'être
« que de l'eau forte commune. C'est bien aussi une espèce
« d'eau-forte qui est dans la petite bouteille B, mais qui, se
« semble, est tirée du sel commun, de l'alun et du vitriol,
« au lieu qu'en l'autre il y a aussi du salpêtre. Pour la pou-
« dre rouge qui est au fond ce doit être de fer, de la poudre
« d'aimant, de plomb et de mercure » (Lettre à Pollot, 18
mai 1645). Et dans une lettre ultérieure, il déclare : « Prin-
« cipalement si Votre Altesse se servait aussi des remèdes
« de la Médecine pour résoudre cette partie du sang qui cause
« des obstructions, à quoi je juge que les eaux de Spa sont
« très propres surtout si Votre Altesse observe en les pre-
« nant ce que les médecins ont coutume de recommander,
« qui est qu'il faut entièrement délivrer l'esprit de toutes sor-
« tes de pensées tristes » (Lettre de Descartes à Elisabeth,
16 mai 1645). On relèvera la finesse avec laquelle Descartes
conseille à sa princière patiente de se mettre psychiquement
en état de recevoir tous les bienfaits des eaux de Spa. S'il
accorde quelque crédit à l'hydrothérapie, c'est à condition

que toute saison ou toute cure hydrique soit précédée ou accompagnée d'une cure de psychothérapie.

Quand Monsieur Clerselier a la goutte et des attaques épileptiformes, Descartes exprime qu'il serait bon de faire
« une incision jusqu'à l'os à l'endroit du pied par où son
« mal a commencé principalement, si on savait qu'il avait
« autrefois été blessé ou foulé en cet endroit-là ; car il y peut
« être demeuré quelque corruption, qui est la cause de ce
« mal, en sorte qu'il ne peut être bien guéri jusqu'à ce
« qu'elle soit ôtée » (Lettre à Mersenne, 25 novembre 1646).

Contre le saignement de nez, Descartes recommande de s'abstenir de vinaigre, moutarde, épicerie, sel ; qu'on s'abstienne aussi de vin, mais surtout de safran et de toute émotion forte tant d'esprit que de corps et qu'on se garde aussi du rhume. Si malgré tout cela, le saignement recommence, Descartes conseille de se faire ouvrir la veine du pied et de laisser couler seulement une cuillerée ou deux de sang pour une fois puis après encore autant et ainsi jusqu'à deux ou trois dans l'espace d'une heure ou deux.

Descartes fut consultant de Pascal atteint de paraplégie. Lors de son séjour à Paris en juillet 1647, Descartes a une entrevue avec l'illustre géomètre. Mademoiselle Pascal écrit à Madame Périer sa sœur : « Monsieur Descartes venait ici
« en partie pour consulter le mal de mon frère sur quoi il ne
« lui dit pourtant pas grand'chose ; seulement, il lui conseille
« de se tenir tout le jour au lit jusqu'à ce qu'il fût las d'y être
« et de prendre force bouillons ».

Dans d'autres consultations épistolaires, il recommande le safran contre l'asthme : « Trois scrupules et demi avec « un demi-gain de musc dans du très bon vin ».

Pour la crampe musculaire qu'on ressent parfois dans les membres inférieurs, un bain d'eau très chaude. Contre la peste et toute inflammation du ventre, il rédige l'ordonnance ci-après : « Prenez deux noix sèches, coupez-les menu « et broyez-les avec autant de feuilles, en ajoutant un grain « de sel et prenez cela tous les matins à jeûn ». On a tout lieu de penser qu'il fallait chez le malade une bonne dose d'auto-suggestion pour que son inflammation et sa peste fussent influencées par une telle pharmacopée. Peut-être y a-t-il plus de sagacité dans son remède contre la phtisie : « Elle « se guérit, dit-il, par des jaunes d'œuf peu cuits et sau- « **poudrés de soufre** en poudre, avec une gorgée de vin doux « avant les repas ». Est-ce là une suralimentation avant la lettre ? Nous n'oserions le dire, il nous suffit de constater que le petit-fils de Pierre Descartes ne manquait point de remèdes ; et que ce n'est pas en vain que les malheureux patients lui quémandaient des ordonnances.

Descartes médecin légiste

Nous ne pouvons achever cette description de Descartes médecin sans le présenter sous un aspect plus original encore. Descartes, le métaphysicien lointain n'a jamais perdu le contact avec les réalités humaines les plus complexes et les

plus troublantes. Il a senti que notre libre arbitre est souvent un leurre; lui le médecin philosophe ne pouvait pas ne pas penser à tout ce qu'il faut apporter d'indulgence et de compréhension dans le jugement des fautes d'autrui. Que de crimes expliqués par les répercussions d'un déterminisme... Que de fautes perpétrées par en enchainement de faits psycho-physiologiques inexorables.... C'est peut-être l'aspect le plus voilé de Descartes que celui du philosophe miséricordieux qui réclame la clémence d'un tribunal... Quoi de plus attachant pour nous, qui l'avons montré « tourmenté de médecine » que ce visage d'un Descartes lourd de sagesse philosophique et d'indulgence miséricordieuse venant apporter à la barre d'une Cour de justice les paroles de compréhension et de pardon qui sont peut-être d'un philosophe, mais qui doivent être toujours celles d'un médecin.

Voilà ce que dit de Descartes, médecin légiste, Bertrand de Saint-Germain : « Ayant constaté l'influence du physique
« sur le moral, il trouve que la responsabilité de chacun n'est
« pas la même. C'est dans ces conditions qu'il intervient en
« Hollande pour la défense d'un paysan de son voisinage
« coupable de meurtre sans préméditation. Il intercède au-
« près d'un haut personnage considérant dit-il, que les mou-
« vements de nos passions n'étant pas toujours en notre pou-
« voir, il arrive quelquefois que les meilleurs hommes com-
« mettent de très grandes fautes, et que pour cela l'usage des
« grâces est plus utile que celui des lois à cause qu'il vaut

« mieux qu'un homme de bien soit sauvé que non pas que
« mille méchants soient punis; aussi, est-ce l'action la plus
« glorieuse et la plus auguste que puissent faire les Prin-
« ces que de pardonner ». Descartes recherche ce qui a pu
déterminer le malheureux paysan au crime : « il lui trouve des
circonstances atténuantes dans le fait qu'il avait une extrême
affliction à cause de la maladie d'un sien enfant dont il atten-
dait la mort à chaque moment; et que, pendant qu'il était
auprès de lui on vint l'appeler pour secourir son beau-frère
qui était attaqué par leur commun ennemi. Ce qui fait que
je ne trouve nullement étrange de ce qu'il ne fut pas maître
de soi-même en telle rencontre, car lorsqu'on a quelque
grande affliction et qu'on est mis au désespoir par la tristesse,
il est certain qu'on se laisse bien plus emporter à la colère
s'il en survient quelque sujet qu'on ne ferait en autre temps.
C'est pourquoi les fautes ainsi commises sans aucune malice
préméditée sont les plus excusables ». Par ce plaidoyer,
Descartes allait amener la Justice à un examen plus scru-
puleux des conditions étiologiques des actes qui lui sont défé-
rés. En fait, il créait une jurisprudence nouvelle, en fait, un
souffle nouveau allait traverser les prétoires. Ce n'est plus une
justice géométrique et implacable qui rendra ses arrêts, ce
sera une Justice plus haute et plus humaine, tout imprégnée de
pitié pour le coupable, et chargée de pardon; en un mot, une
Justice conjugée à la Charité.

CHAPITRE IV

APPENDICE

Descartes, descendant des médecins Pierre Descartes et Jean Ferrand fut, en quelque manière, un médecin; il n'eut certes, point le diplôme qui sacre le professionnel; mais, par son hérédité, par ses relations, par ses œuvres, il peut être considéré des disciples d'Hippocrate comme un illustre émule. Il désira d'un désir passionné contribuer à enrichir notre art; et si la vie lui avait permis, il eut sans doute apporté en pathologie et en thérapeutique une manière de révolution scientifique.

Il devait beaucoup à l'influence médicale qui s'exerça sur lui. Son goût de l'expérimentation, son bon sens, son souci de l'observation scrupuleuse, autant de qualités qu'il tenait peut-être autant de lui-même que de son commerce avec les médecins. Et il n'est pas exagéré de penser que sa philosophie fidèlement attachée au réel, si puissamment débarrassée de constructions chimériques, porte en elle, je ne sais quel relent de médecine, je ne sais quelles qualités foncières qui dénotent la tournure d'esprit médicale.

Mais s'il y eut échange en lui entre la médecine et la

philosophie, ce ne fut point sans profit pour notre art. Outre son apport considérable et immédiat en physiologie, outre le rôle ingrat qu'il tient d'adversaire implacable de tout charlatanisme thérapeutique, il rendit à notre discipline le plus grand service qui soit : celui d'avoir permis à la vraie science de naître. Sans une technique scientifique précise, l'exercice de la médecine n'est que conjectures et illusions. Il l'avait proclamé, lui, le génial rénovateur de toute intellectualité ; et il l'a servie de son mieux en permettant à la physiologie de naître, en taillant une césure implacable entre les Anciens et les Modernes.

En sapant le critérium de l'autorité, il a autorisé toutes les audaces scientifiques, il a ouvert le champ aux espérances les plus radieuses et les plus magnifiques. De cela, la médecine lui garde reconnaissance.



Le corps de Descartes fut ramené de Suède, grâce aux soins diligents de ses disciples. Le Père Abbé de Sainte-Geneviève, sollicité de présider ses funérailles solennelles accepte ce funèbre honneur. Elles eurent lieu à Sainte-Geneviève-du-Mont : « Sanctuaire des Sciences tout autant que des Religions » comme le dit Baillet qui ajoute : « il était heureux que ce corps fut exposé à toute la France sur le lieu de la première Université du Royaume, afin que les dépouilles

« de la mortalité de ce grand philosophe, pussent servir de « trophée à la Vérité Eternelle ». Baillet aurait pu ajouter, que seule cette montagne Sainte-Geneviève, toute grouillante de la plus haute intellectualité humaine, était digne d'offrir au grand savant Descartes, l'hospitalité de son temple.

Le P. Lallemand, chancelier de l'Université, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre. Et quand la « grosse sonnerie » de Sainte-Geneviève-du-Mont se fait entendre par toute la ville « dans le temps que tous les bruits du jour commencent à céder au silence de la nuit », c'est une foule immense et composite qui se presse sous le porche de la vieille église. Il y a des gens de roture et des gens de noblesse parmi ce cortège funèbre ; il y a des maîtres de requêtes, des mathématiciens et des philosophes : il nous plaît de penser que le corps médical fut représenté à ces funérailles solennelles par Monsieur Jean-Baptiste Denys, médecin ordinaire du Roi et par Monsieur Fédé, médecin de Province, son disciple et ami, celui-là même qui, au banquet qui suivit l'office, s'écria :

« *Hostis habet muros, ruit alto a culmine Troja* ».

Conclusions

- 1° Ce n'est point à La Haye qu'est né Descartes ; mais sur la route de La Haye à Châtellerault. Descartes est petit-fils, petit-neveu, arrière-petit-fils de médecins. Il reste toute sa vie en contact avec des médecins ; grâce à eux, il fait pénétrer une doctrine nouvelle dans les milieux les moins disposés à la recevoir.

Son hérédité et ses relations médicales expliquent certaines tendances de son esprit, son goût de l'expérimentation, son souci de débarrasser la science des entités scholastiques pour la ramener à l'observation du réel.

- 2° Descartes fut physiologiste et médecin. Son plus beau rôle en physiologie est d'avoir prêté l'appui et l'autorité de son nom à la découverte faite par Harvey des lois de la circulation du sang. Ses idées relatives à la nutrition, à la digestion, à la respiration, à la génération sont périmées.

Plus que des résultats immédiats en physiologie, il apporte une méthode géniale qui fait dire à un Huxley :
« Toutes les découvertes faites depuis Descartes ne sont
« que les applications de ses géniales théories.

3° Descartes était partisan d'une thérapeutique simple et logique, Malgré certaines de ses consultations dénuées de fondement, il recommande dans l'ensemble une vie hygiénique, faite d'exercices physiques et de sobriété, une puissante culture morale indispensable auxiliaire de tout désir de guérison du corps ; il s'élève avec vigueur contre la saignée.

Les médecins peuvent revendiquer Descartes comme un des leurs et le génie du grand philosophe s'explique en partie par l'influence médicale qui s'est exercée sur lui.

Bibliographie

DELAUNAY. — L'évolution philosophique et médicale du biomécanisme (Leyde, 1927).

DESCARTES. — Discours de la Méthode.

— Correspondance.

— Traité de l'Homme.

— Passions de l'âme.

— Traité de la formation du fœtus.

BARBIER. — Trois médecins poitevins au xvi^e siècle, ou origine châtelleraudaise de la famille Descartes (Poitiers, 1897).

— Société des Antiquaires de l'Ouest, tome VIII, page 559.

BAILLET. — La Vie de Monsieur Descartes (Paris, 1695).

GILSON. — Descartes, Harvey et la Scholastique (Strasbourg, 1921).

HALDANE. — The Life of Descartes (Quarterley review, London, 1913).

GRONEAU. — Die Naturlehre geulinx und ihr zusammenhang mit der Naturlehre Descartes (Wolfenbuttel, 1911, Iéna).

- HARVEY. — *Exercitationes anatomicae de motu cordis et sanguinis circulo* (Rotterdam, 1680).
- HUME. — *Histoire d'Angleterre*.
- KERSTIENS. — *Untersuchungen zur Seelenehre des Descartes* (*Archiv für die Gesamt Psychologie*, Leipzig, 1910).
- MILHAUD. — *Les premiers essais scientifiques de Descartes* (*Revue des Sciences pures et appliquées*, Paris, 1916).
- *Descartes et Bacon* (Scientia, Bologna, 1916).
- *Descartes expérimentateur* (Paris, 1921).
- PAPILLAUT. — *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine* (Paris, 1927).
- ROBINSON. — *Biography médical life* (New-York, 1921).
- SAINT-GERMAIN. — *Descartes, physiologiste et médecin* (Paris, 1869, Bertrand de).
- SIGISMOND ROPARTZ. — *La famille Descartes en Bretagne*. (Rennes, 1877).
- SHASTID. — *Biography* (Chicago, 1914).
- THOUVEREZ. — *La famille Descartes* (Toulouse, 1897).

LANE MEDICAL LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

H111
P232
v.41

Paris. Thèses.

72199

1928

NAME

DATE DUE

Sou-Tel

